

Lemercier, Louis Jean
Népomucène
Le faux bon homme

janv. 1817

Lemercier

LE

FAUX BON HOMME,

COMÉDIE EN TROIS ACTES. 7.

IMPRIMERIE DE FAIN,
RUE DE RACINE, PLACE DE L'ODÉON.

LE FAUX BON HOMME,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR NÉPOMUCÈNE L. LEMERCIER,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE;

TOMBÉE

DÈS LE COMMENCEMENT DU TROISIÈME ACTE,

AU THÉATRE-FRANÇAIS, LE 25 JANVIER 1817.

A PARIS,

CHEZ { BARBA, Libraire, au Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n°. 51 ;
GARNIER, rue de Sorbonne, n°. 4.

1817.


LIBRARY
NOV 14 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

AVERTISSEMENT.

La première lecture que je fis de cette comédie, à l'assemblée du Théâtre-Français, fut entendue par Monvel, Grandménil, Contat, Dugazon, Dazincourt, Mlle. Devienne, et Mme. Talma, qui unirent leur suffrage à celui des principaux acteurs dont nous possédons encore les talens, pour recevoir cette pièce à *l'unanimité*. Les rôles en furent distribués et répétés avec empressement : une maladie de M. Fleury en suspendit la représentation à cette époque. L'opinion de tant d'artistes éclairés surmonta la défiance que m'inspira bientôt cet ouvrage, dans lequel ils ne trouvaient rien de trop neuf et de trop risqué. Je l'avais présenté en cinq actes, et le réduisis en trois, tant le succès m'en parut douteux, tant je le hasardais avec répugnance, et tant, cette fois, je voulus me soumettre aux conseils que j'eus souvent le bonheur de ne pas suivre, après les avoir écoutés.

Le *Faux Bon Homme*, que j'ai peint, a de la ressemblance avec les modèles que m'a fournis le temps où je l'ai saisi : un parterre bienveillant et calme eût peut-être pris plaisir à le juger. Notre parterre actuel veut des objets plus mouvans et des portraits plus larges. Le *Faux Bon Homme* d'aujourd'hui ne serait frappant que sous le grand masque du *Philanthrope*, physionomie qui déjà fut esquissée par aperçu dans quelques nouveautés. J'aurais dû opposer au mien le *Faux Bon Diable*, caractère qui, par sa feinte véhémence et son air de cordialité, est plus théâtral que le *Faux Bon Homme*, parce que l'un est saillant et qu'il agit en face, tandis que l'autre n'est que fin et qu'il agit en arrière. J'indique donc le *Faux Bon Diable* aux auteurs, avant de travailler à le mettre en scène, et je ne leur en abandonne que le titre, comme un principe de création comique. Si plusieurs d'entre eux manquent ce personnage en le traitant, j'essaierai de le tracer en dernier, et j'espère que du moins on ne me contestera pas d'en avoir eu la première idée ; car, que ne m'a-t-on pas disputé ? jusqu'au faible avantage d'avoir inventé, dans Pinto et dans Plaute, le genre de la comédie historique.

*

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MONTLEDOUX.	M. Devigny.
D'HARVILLE.	M. Fleury.
D'OLBAN, amant d'Ursule.	M. Michelot.
RUSTAUD, valet de Montledoux.	M. Thénard.
Un Notaire.	M. Monrose.
Mme. D'HARVILLE, belle-mère d'Ursule.	Mlle. Leverd.
URSULE, fille de D'Harville.	Mlle. Bourgoin.
Mme. DE LAHERTE, sœur de D'Harville.	Mlle. Mars.
LISETTE.	Mlle. Demerson.

La scène se passe à Saint-Maur, près de Paris. Le théâtre représente un grand jardin. On voit sur l'un des côtés les dehors d'un château ; en face, de l'autre côté, une maisonnette environnée d'arbustes ; au milieu, un pavillon fermé et ombragé de bois.

LE
FAUX BON HOMME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. D'HARVILLE, Mme. DE LAHERTE, LISETTE.

LISETTE.

MADAME de Laherte accourt dans l'avenue.

Mme. D'HARVILLE.

Comment ? ma belle-sœur !... Ah ! sois la bienvenue !
Qui t'amène ?... mais quoi ? qui te trouble si fort ?

Mme. DE LAHERTE.

Ah ! ma sœur !...

Mme. D'HARVILLE.

Qu'as-tu donc ?

Mme. DE LAHERTE.

Je suis triste à la mort.

LISETTE.

Que vos traits sont changés, madame !

Mme. DE LAHERTE.

Oui, je suis lasse
De la route et du temps... Mais laisse-nous, de grâce.

LISETTE.

Vous m'épouvanteriez, si je ne savais pas
Avec quel feu madame agit dans tous les cas ;
Que le bien et le mal bouleverse son âme ,
L'accable ou la guérit ; qu'elle est toute de flamme ;
Et que ces chauds accès de sensibilité
Font vivre les bons cœurs toute une éternité.

SCÈNE II.

Mme. D'HARVILLE, Mme. DE LAHERTE.

Mme. DE LAHERTE.

Ma sœur, votre raison ne feint pas le courage ;
Vous en avez : voici l'instant d'en faire usage ,
Et je me vois contrainte à vous porter un coup
Qui, pour y résister, en exige beaucoup.

Mme. D'HARVILLE.

Achevez ; car déjà ma frayeur imagine...

Mme. DE LAHERTE.

Je vous viens de mon frère annoncer la ruine.
L'écrit que de Bordeaux m'adresse mon mari
M'apprend notre malheur : nos vaisseaux ont péri.
Attaqué des Anglais dans son second voyage ,
Ses biens sont pris ; lui-même a presque fait naufrage.
Mon époux en province a des terres encor :
Son noble attachement devient mon seul trésor.
Mais mon frère, séduit d'une folle espérance ,
Avait mis sur les flots son capital immense ;
Il ne lui reste plus que trois mille louis
D'une rente qu'hier il vendit à Paris ;
Et, sans ménagement, s'il apprend sa misère ,
Je crains qu'en le frappant un tel coup ne l'atterre.
Qu'il compte cependant sur moi, sur mon mari ;
Près de parens qu'on aime on n'est point appauvri.
Tout ce que dans mes mains laisse la providence
Est à lui : si des biens j'estime l'abondance ,

C'est pour les dispenser à ceux que je chéris,
Et c'est en les donnant que je leur trouve un prix.

Mme. D'HARVILLE.

S'il faut qu'avec éclat sa maison se soutienne,
Ma fortune, après tout, n'est-elle pas la sienne?
Je ne crois pas d'ailleurs, connaissant sa vertu,
Que du plus grand revers son cœur soit abattu :
Son courage, poussé jusques à la rudesse,
Souvent même est pénible à ma délicatesse :
Il n'est pas, ce me semble, homme à le démentir,
Et de l'événement je saurai l'avertir.

Mme. DE LAHERTE.

Non, non, fiez-vous moins à sa haute constance :
Je l'observe, ma sœur, et depuis mon enfance.
Par cette fermeté qu'exaltent ses discours,
Il s'abuse lui-même et vous trompe toujours.
Ces préceptes si beaux d'Epictète et d'Horace
Fuiront de son esprit, s'il apprend sa disgrâce.
Ah! que sais-je? il faudrait qu'un bruit avant-coureur
La lui fît pressentir et prévînt sa douleur...
J'ai déjà médité, conçu, mûri cent choses.
Hélas! mon pauvre esprit, est-ce que tu reposes
Quand m'alarme le sort d'un parent, d'un ami?
J'ai peu senti ma perte, oubliée à demi;
Mais celle de mon frère... Ah! son vain stoïcisme
A besoin d'être heureux pour parler d'héroïsme.

SCENE III.

Mme. DE LAHERTE, Mme. D'HARVILLE, URSULE, LISETTE.

Mme. DE LAHERTE.

Chère nièce! c'est toi!... qui te fait donc trembler?

URSULE.

Monsieur d'Olban qui vient, demande à vous parler.

Mme. D'HARVILLE.

Lui! dont monsieur d'Harville écarta les visites!...

Mme. DE LAHERTE.

Mon frère aurait eu tort s'il les avait proscrites.
D'Olban était chez moi quand j'appris nos malheurs
Ah! si vous l'eussiez vu! que d'offres! que de pleurs!
Recevez-le: qu'il vienne....

URSULE vivement.

Obéis à ma tante:
Amène-le, Lisette... Oh! que je suis contente...
(Lisette sort.)
Mais non... de quels malheurs parliez-vous toutes deux?

Mme. DE LAHERTE.

Des vôtres et des miens.

Mme. D'HARVILLE.

Ursule, tu ne peux
Sentir, si jeune encor, combien de la fortune
Pour ton père et pour toi la perte est importune!
Ses vaisseaux ont péri: mais silence! nos soins
Veulent que pour un temps il l'ignore du moins.

URSULE.

Quel triste événement!

Mme. DE LAHERTE.

Ma nièce en est saisie
Moins que d'Olban: c'était comme une frénésie...
Quel cœur! quel dévouement! son zèle était tout prêt....
O le brave jeune homme!... oui, qu'il vienne!... il paraît:
C'est lui.

SCÈNE IV.

Mme. DE LAHERTE, Mme. D'HARVILLE, URSULE, D'OLBAN, LISETTE.

D'OLBAN.

Je crains qu'ici mon abord ne déplaise....

URSULE.

Non, monsieur, point de peur : nous en sommes bien aise.

Mme. DE LAHERTE.

Vos auspices, monsieur, sont l'amour, l'amitié :
Risque-t-on avec eux d'être congédié ?
Je contais à ma sœur l'intérêt noble et tendre
Qu'à nos adversités vous avez paru prendre ;
Mais je n'ai pas conçu quel ardent sentiment
Vous a fait de chez moi sortir si promptement.

D'OLBAN.

J'ai couru chez mon père ; et, plein de vos alarmes,
Je me suis à ses pieds élancé tout en larmes.
De vos calamités un fidèle tableau
A précédé l'aveu de mon espoir nouveau.
« Vous savez, ai-je dit (pardon, mademoiselle),
» Que j'idolâtre Ursule, et me crus aimé d'elle.
» Quand je briguai sa main, monsieur d'Harville heureux
» Aurait pu m'enrichir au-delà de nos vœux :
» Du plus triste revers il devient la victime !
» Permettez que, cédant à l'amour qui m'anime,
» Du destin qu'il subit détournant la rigueur,
» Je présente à sa fille et nos biens et mon cœur.
» Sa beauté, son esprit, sa pudeur gracieuse,
» Seront pour son époux une dot précieuse.
» Votre fortune enfin permet à vos bontés
» De combler mon désir : j'attends vos volontés. »
Il m'a souri : son âme est noble et paternelle.
« A ton honnête choix j'aime à te voir fidèle,

» Mes biens, répliqua-t-il, nous suffiront à tous, »
Je le quitte, j'arrive, et suis à vos genoux.

Mme. DE LAHERTE.

Eh bien, Ursule! Eh bien, ma sœur! a-t-il une âme
Assez belle, assez pure, assez vive en sa flamme?
Oui, généreux d'Olban, vous serez mon neveu:
N'en doutez pas, mon frère applaudira ce vœu:
Le trouble de ma nièce est sa tendre réponse:
Vous enchantez ma sœur, et moi je vous annonce
Que le contrat ce soir, devant nos yeux dressé,
Est signé de d'Harville, et ton bonheur fixé.

LISETTE.

Que, s'il en est ainsi, la noce sera gaie!
Ses apprêts et leur suite ont-ils rien qui m'effraie
Pour une fiancée aussi belle que vous,
Et que de mille atours nous allons parer tous?
Nous vous reconduirons à votre époux unie;
N'avons-nous point passé par la cérémonie?
Madame à vingt-quatre ans, moi, dès quinze ans au plus:
Croyez-nous donc; j'en sais de reste là-dessus!
Je brûle d'arriver au jour que l'on désire,
Et d'être au lendemain pour vous en voir sourire.

Mme. D'HARVILLE.

Ah! Lisette, fais trêve à ton fol enjouement;
Songe à ce que nos cœurs souffrent en ce moment!
Dans votre amour, monsieur, quelle noblesse insigne!
Que d'Ursule, en effet, vous me paraissez digne!
Mais je crains que pourtant, envers vous trop confus,
Mon époux à vos vœux n'oppose des refus;
Qu'un rival, qui déjà lui demanda sa fille,
Ne brigue aussi l'honneur d'enrichir sa famille.
Ursule, tu le sais, ton père avec ardeur
Sollicite le roi pour être ambassadeur:
Montledoux le seconde; et j'ai peur qu'il n'exige
Que tu donnes ta main à l'ami qui l'oblige;
Tantôt même il te doit proposer ce lien...

URSULE.

Son monsieur Montledoux ne me plairait en rien:

Plus on m'en fait l'éloge et plus l'ennui me gagne.
Depuis que de mon père habitant la campagne,
Pour nous suivre à Saint-Maur il a quitté Paris,
Tous les soins doucereux que de nous il a pris,
M'ont donné lieu de craindre une fâcheuse issue
A l'amour que pour moi sa folie a conçue.
Observé de plus près, j'ai pesé sa valeur,
Et trop bien présagé qu'il ferait mon malheur.
Son air humble et benin, dans son réduit d'ermite,
Me paraît d'un vieux chat, animal hypocrite,
Qui, la griffe en dedans, fait patte de velours;
Son gros habit ressemble à la toison d'un ours :
En lui tout me fait peur, jusqu'à sa complaisance,
Affectant dans nos jeux un sourire d'enfance.
Sous un front calme, il a l'œil malin et perçant :
Blessé du moindre mot il s'en venge en blessant :
S'il pardonne une offense, elle est encor punie;
Toujours à la louange il mêle une ironie.
Tout plein d'antipathie et de ressentiment,
Cet homme est un sournois, et son maintien vous ment.

LISETTE.

Vous autres filles, vous qui jugez sur les mines,
Regardant sans parler, vous êtes un peu fines.

URSULE.

J'oserais affirmer que voilà son portrait.

LISETTE.

Peste! il n'est pas joli tel qu'il vous apparaît.

Mme. D'HARVILLE.

Sous d'injustes dehors as-tu droit de le peindre?
Il t'aime...

URSULE.

A l'épouser me pourrais-je contraindre?
Il s'est trop dévoilé, quand mon père à jamais
Congédia d'Olban qu'à lui je préférais.

Mme. D'HARVILLE.

Mais tu connais ton père, et tu sais qu'il se pique
De pousser la vertu jusques à l'héroïque :

Il croit qu'à sa faiblesse un cœur doit commander,
Et jamais nos efforts ne le feront céder.

URSULE.

Il se montre sévère : ah ! vous savez, madame,
Quel est sous ce dehors le faible de son âme.
Aux souffrances d'autrui sujet à compatir,
Sa secrète fierté paraît s'en repentir.
Il trouve puéril de répandre des larmes,
Et, de peur des assauts, est toujours sous les armes.
Quand il perdit ma mère, oh ! qu'il eut de regret !
Sa main, ces jours derniers, rencontra son portrait :
Il soupira, pleura ; mais, surpris par moi-même,
Ses pleurs l'ont fait rougir avec un trouble extrême.
Ce grand fonds de bonté qu'il craint de laisser voir,
Son tendre Montledoux l'affecte sans l'avoir :
A mon père, en un mot, cet ami si contraire,
Est faux bon homme, et lui stoïque imaginaire.

Mme. DE LAHERTE.

Elle a raison sur lui comme sur son voisin :
Je hais ce Montledoux ! ce n'est qu'un patelin,
Plein de fausses candeurs et de souples allures,
Homme double, et faisant le mal avec mesures,
De crainte de se nuire en nuisant au prochain,
De perdre son crédit en intriguant sous main,
Et d'être vu du monde aussi noir qu'il peut l'être.
Ah ! ces faux gens de bien, on a beau les connaître,
On ne peut les punir ; car leur malignité
Ne feint pas la vertu, ne feint que la bonté.
Rien avec leurs pareils jamais ne se termine :
Ils vont partout répandre une bile chagrine,
Et se dire avec soin, pour armer la pitié,
Victime du mensonge et de l'inimitié.
Leur art est que chacun les loue et les protége :
Ils ne vous volent pas, mais vous dressent un piége ;
Ils ne sont pas méchans au point d'être pendus,
Mais ils vous font tomber aux lacs qu'ils ont tendus,
Se servent de vos biens, vous ôtent la puissance,
Et font, quand vous souffrez, plaindre leur innocence.

Mme. D'HARVILLE.

Montledoux n'eut jamais ce caractère noir.

Mme. DE LAHERTE.

Tenez, j'en crois mon cœur si prompt à s'émouvoir,
Mon cœur vif et sincère, et qu'en secret remue
L'abord d'un homme faux, dès la première vue :
Oui, toujours les bons cœurs ont des avis secrets,
Qui ne les trompent point pour juger les mauvais.
Ce riche Montledoux, qui tient ici ménage,
D'où lui vient ce qu'il a? du lot d'un héritage,
Dont il sut dérober l'illégitime part
Aux enfans de son oncle, aveugle et sot vieillard.

D'OLBAN.

Est-il rien qui signale une âme plus vulgaire
Que d'assiéger le lit d'un faible octogénaire,
D'attendre à son chevet qu'à son dernier moment
Sa triste déraison lui dicte un testament,
De caresser sa proie, et, jusqu'à ce qu'il meure,
D'accuser sa famille en épiant cette heure?

Mme. DE LAHERTE.

C'est pourtant ce qu'a fait, et ce qu'a su couvrir
Votre homme pudibond que je ne puis souffrir.
Des gens de sa province ont connu cette affaire :
Mais le crédit qu'il a les force de se taire ;
Car la simplicité qu'il montre à tous les rangs
N'a jamais ralenti ses visites aux grands.
Ses démarches, ses pas, je les sais, je m'éclaire ;
Je suis à tout, partout ; agir m'est nécessaire :
Mon zèle, plein de feu dans tous ses mouvemens,
Seconde autant les bons, qu'il poursuit les méchans.
Ménager les pervers, c'est une duperie.
Me voilà! je hais, j'aime avec même énergie ;
J'irais, fût-ce en enfer, démasquer un trompeur;
Mais l'équité me charme et je la sers sans peur.
Qu'on ne me dise pas que je suis imprudente ;
Mes parens étaient vifs, ma mère véhémente :
Ils ont ainsi vécu jusqu'à quatre-vingts ans.
Moi, je ne prétends guère à vivre plus long-temps ;

Et, jusqu'au jour où Dieu voudra que je finisse,
Je suivrai mon humeur en attaquant le vice.
Fiez-vous donc en moi : mon zèle officieux
Empêchera qu'aux soins d'un artificieux
D'Harville sacrifie un noble et digne gendre;
C'est un service au moins que sa sœur peut lui rendre.

Mme. D'HARVILLE.

Mais serai-je la seule, en cet événement,
Dont mon mari n'aura nul dédommagement?
Il faut que, sans blesser sa fierté délicate,
En des donations mon dévouement éclate :
J'ignore comment l'acte en doit être dressé,
Ce qu'admet la coutume, et quel droit m'est laissé.

D'OLBAN.

Voulez-vous qu'en secret j'amène le notaire?

Mme. DE LAHERTE.

Votre acte et son contrat pourraient soudain se faire :
Ce complot me ravit!

Mme. D'HARVILLE.

Que mon mari surtout
Ne sache rien avant que nous soyons au bout.
Faisons, quand la nouvelle étonnera sa tête,
De son jour de désastre un heureux jour de fête.

Mme. DE LAHERTE.

Eh bon Dieu! c'est ainsi que l'on peut sans effort
Faire tourner pour soi les caprices du sort.
Nos destins sont en nous, et tout au monde change
Suivant l'esprit actif qui bien ou mal s'arrange.
Mais allons voir d'Harville; et, pour ne rien brouiller,
Contenez-moi, ma sœur, si je veux babiller.

SCÈNE V.

D'OLBAN, URSULE, LISETTE.

URSULE.

Ah ! d'Olban, quel plaisir me fait votre présence !

D'OLBAN.

Que votre aspect, Ursule, est doux à ma constance !
Grâces à vos bontés, le trop heureux d'Olban
Du repos de vos jours sera donc l'artisan !

URSULE.

Je devrais me soustraire à ce bonheur extrême :
Il serait délicat, puisque enfin je vous aime,
De ne pas vous charger d'une fille sans bien :
Je vous aurais choisi, moi, n'eussiez-vous eu rien :
Sans être romanesque et fuir votre richesse,
Tenir tout de vous seul enchante ma tendresse.

D'OLBAN.

Nous nous estimons trop pour n'être pas confus
De regarder jamais qui de nous a le plus.
Je compte vos talens, vos qualités, vos grâces....

URSULE.

Et mes défauts, monsieur ?

D'OLBAN.

Je n'en vois pas les traces.

URSULE.

Oh ! d'abord, j'ai celui de trop considérer
Les humeurs de chacun et de les pénétrer.
Vous êtes détaché d'intérêt et d'intrigue,
Et de trésors pour moi vous me semblez prodigue.
Je cherche à deviner si vous serez constant.

D'OLBAN.

C'est un de mes défauts : vous en avez autant.

Vous êtes si modeste (il faut que je l'avoue),
Qu'un mot vous fait rougir aussitôt qu'on vous loue.
Si vous êtes fidèle avec autant d'appas,
Oh! combien de travers que les femmes n'ont pas!

LISETTE.

Quels motifs de reproche, et que de petits vices!
Ne vous mariez pas sous ces fâcheux auspices.

URSULE souriant.

N'importe! en sa faveur je risque cet effort.

DOLBAN.

Moi, je cours au notaire.... ah! quel doux jeu du sort!
Bénissons vos revers, si vous m'êtes donnée!

URSULE.

Ah! quel bonheur pour moi que d'être ruinée!
(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LISETTE seule.

O le gracieux couple! et qu'ils vivront heureux!
Que n'ai-je donc vécu satisfaite comme eux!
Mais, jeune et dans l'ennui d'une célibataire,
Moi, je sèche sur pied, jour et nuit solitaire.
C'est un bien triste sort! Quand Lisette autrefois,
En recevant le nom de madame Dubois,
Prit un franc garnement, un vagabond, un traître,
A peine elle eut huit jours le temps de le connaître:
Aux Indes, pour monsieur, il s'en alla courir:
Dans l'embarcation il aura pu périr;
Et, quoique la nouvelle en fût pour moi bien rude,
Hélas! si j'en avais au moins la certitude!
Mais que ferai-je au monde, où je gémis tout bas
De végéter en veuve, et de ne l'être pas?

SCÈNE VII.

Mme. D'HARVILLE, URSULE, LISETTE.

Mme. D'HARVILLE.

J'IGNORE où maintenant se promène D'Harville:
Sa sœur n'a pu le voir et retourne à la ville.
Saurait-elle un moment demeurer en repos!

URSULE.

Quand mon père viendra, dites-lui quelques mots
De D'Olban..... Il s'approche, et la peur vient me prendre:
Préparez son esprit sur le choix de son gendre.

SCÈNE VIII.

Mme. D'HARVILLE, URSULE, D'HARVILLE, LISETTE.

Mme. D'HARVILLE.

BONJOUR, monsieur.

D'HARVILLE *lisant.*

Bonjour.

URSULE.

Mon père....

D'HARVILLE.

Quoi?.. bonjour.
Ne m'interrompez pas chacune à votre tour:
Je lis.

Mme. D'HARVILLE *allant s'asseoir à l'écart avec Ursule.*

Ce moment-ci nous est peu favorable.
Attends que son humeur devienne plus traitable.

D'HARVILLE à Lisette.

Va-t'en dire à Rustaud, valet de Montledoux,
Que son maître en ces lieux est attendu de nous.
(A soi-même.) (Lisette sort.)
O mon sage Épictète! Oui, ton livre me charme.
Pauvre et libre en tes fers, tu vécus sans alarme:
Le sort te mit bien bas: d'entraves accablé,
Tu pensais en héros, et rien ne t'a troublé:
Ce qui fut hors de toi, fixe en ta conscience,
N'excita tes désirs ni ton impatience.
Qu'était-ce à tes regards que les trésors, les rangs?
Fumée! et tes amours, tes amis, tes parens,
La mort t'en privait-elle? une sagesse pure
T'élevait au-dessus des coups de la nature.
Dans les tourmens à peine aurais-tu soupiré.
Moi, de combien de maux ai-je autrefois pleuré!
Je n'avais rien de stable, amour, crainte, espérance,
Tout me passionnait jusqu'à l'extravagance:
Pour telle opinion qui m'importait fort peu,
En de certains momens j'aurais risqué le feu....
Ah! je suis bien guéri! quelque sort qui m'advienne,
Nulle âme n'est plus forte aujourd'hui que la mienne.
Je ne m'agite plus, sans trop savoir pourquoi,
Comme tout le vulgaire, et j'existe dans moi.
Que fait-on dans ce monde? on tourne en girouettes,
On s'y bat pour des mots et pour des étiquettes;
On conteste des riens, ballottés par le sort;
Et ce rêve finit par quelque sotte mort.
C'est pitié! ce néant, hélas! plus j'y médite,
Ne vaut pas le regret qu'on a quand on le quitte.

SCÈNE IX.

Mme. D'HARVILLE, URSULE, D'HARVILLE, LISETTE, RUSTAUD.

RUSTAUD à Lisette.

Annonce-moi: monsieur m'a chez nous obligé
A ne jamais parler sans être interrogé.

D'HARVILLE.

Mon bon Rustaud, comment va ton maître?

RUSTAUD.

A merveille!
Prenant l'air du matin, promenant sous sa treille,
Il a déjeuné seul à l'ombre des berceaux.
Quand monsieur mange, il veut entendre les oiseaux :
Il n'aime que les fruits, et ne prend pour breuvage
Que du lait.

D'HARVILLE.

Moi, de l'eau, c'est la boisson du sage.

LISETTE.

Je l'ai vu s'entourant des enfans du fermier,
Et leurs jeux et leur bruit paraissaient l'égayer :
Il leur donnait du sucre et leur baisait la joue.

RUSTAUD.

Oui, lui-même en enfant près des enfans il joue.
Car, on ne fut jamais si doux, si bon bourgeois!
Comme aux grands de Paris il parle aux villageois.
S'il n'eût reçu, dit-il, un si gros héritage,
En curé de hameau, dans un simple ermitage,
Près de quelque nourrice à l'écart il vivrait,
Élevant les marmots qu'il lui baptiserait.

D'HARVILLE.

Quelle âme pure!

RUSTAUD.

Il sait que je t'aime, Lisette;
Si ton mari trépasse....

LISETTE.

Après?

RUSTAUD.

C'est chose faite :
Mon maître, si tu veux, nous promet une dot.

LISETTE.

La veuve de Dubois ne veut pas de Rustaud.

D'HARVILLE.

Montledoux tarde un peu : qu'est-ce donc qui l'arrête ?

RUSTAUD.

C'est qu'avant de quitter sa petite retraite,
Il faut que monsieur ferme à double et triple clé
Ses coffres, ses tiroirs, de peur d'être volé.
Oui, ce pauvre monsieur craint toujours les maraudes.
Ah ! de l'espèce humaine il a vu tant de fraudes !
Aucun n'a plus souffert de sa corruption ;
Car il geint si souvent, que c'est compassion,
Et répète toujours que les mœurs sont indignes,
Ses ennemis nombreux, et les fourbes insignes.

MONTLEDOUX sans être vu.

Rustaud !

D'HARVILLE.

Cours : il t'appelle... Ah ! le voici, revien :

SCÈNE X.

Mme. D'HARVILLE, D'HARVILLE, MONTLEDOUX, URSULE, LISETTE, RUSTAUD.

MONTLEDOUX.

Bon Dieu ! je suis sorti sans mon fidèle chien.
A-t-il ce qu'il lui faut?

RUSTAUD.

Oh ! point encore.

MONTLEDOUX.

Infâme !
Peux-tu bien négliger un animal... plein d'âme !
Mon chien ! je m'ôterais pour lui les alimens :
Car estime-t-on rien qu'au prix des sentimens !
Les sentimens font tout.

RUSTAUD.

Je pense bien de même ;
Un homme qui me hait, vaut moins qu'un chien qui m'aime.
(Il sort.)

MONTLEDOUX.

Mes voisines, pour vous j'ai coupé ces bouquets.

URSULE à Lisette.

Que dis-tu de ses airs risiblement coquets?

MONTLEDOUX.

Mes amis, dans ses murs, à la ville on s'enferme;
Dès l'aube, ce matin, j'ai visité ma ferme,
Compté les fruits naissans de la belle saison;
L'air pur et frais, l'aspect d'un riant horizon,
Ont de sérénité rempli mon âme entière.
Voyez ces rejetons grimpant sur ma chaumière;
Ma main les a liés; et sur mon humble seuil
S'enlacera bientôt la vigne au chèvre-feuil.
Tout cela me ravit! voilà des jouissances
Que n'acquièrent jamais par de vaines dépenses
Nos gens à sentimens, que je pourrais citer;
Qui, froids aux plaisirs vrais qu'il faut moins acheter,
Aiment à l'Opéra le monde en miniature,
Les bocages sur toile, et la vie en peinture.

Mme. D'HARVILLE.

Tous les gens de Paris ne sont pas si mondains.

URSULE.

Faites-vous le procès à tous les citadins?

MONTLEDOUX.

Non; mais qui peut du fard préférer l'imposturo
A la nature simple, aimable!... ô la nature!

Mme. D'HARVILLE.

Bien que son riche éclat frappe les yeux surpris,
Au sortir des cités les champs ont plus de prix;
Et l'attente souvent des plaisirs qu'on retrouve,
Rend leur charme plus vif à l'âme qui l'éprouve.

MONTLEDOUX.

Quel esprit indulgent vous faites éclater!
Mais songeons aux douceurs que je viens de goûter:
Le moindre bien qu'on fait reçoit sa récompense!
Des enfans, en ma chambre, avaient, en mon absence,

Pris un jeune moineau, nouveau fils du printemps :
Ils l'avaient tant serré dans leurs empressemens,
Qu'il étouffait déjà, quand de leurs mains cruelles
Mon retour l'a sauvé! j'ai soufflé sous ses ailes,
Et réchauffant son sein (pour eux quelle leçon!),
« A sa mère, ai-je dit, rendez ce nourrisson. »
Sous leurs yeux, à ces mots, libre je le renvoie.
Vous vous imaginez leurs cris, ma propre joie,
Quand, soudain, à l'entour, volant plein de bonheur,
Sa voix qui perçait l'air, nous a frappé le cœur.
Ces biens sont ignorés de la plupart des hommes,
Qui sont tous corrompus dans le siècle où nous sommes.
Ce monde est une foire ouverte à des fripons,
Un piége affreux pour nous, qui jamais ne trompons;
Qui ne dupe, est dupé; qui ne tue, on le tue;
Notre pauvre innocence est partout combattue.

D'HARVILLE.

Il faut voir ce malheur d'un stoïque regard;
N'y pouvant rien, chercher en son cœur un rempart,
Et vertueusement poursuivre sa carrière
Parmi les intérêts de la foule grossière.
A notre colonie on vend mes capitaux,
Mon beau-frère, sous peu, ramène nos vaisseaux....

Mme. D'HARVILLE, bas à Ursule.

Ciel! que dit-il?

D'HARVILLE.

Un jour, riche, à l'honneur fidèle,
Si j'obtiens l'ambassade, appuyé de ton zèle,
Je reviendrai prouver, au gré de mes penchans,
Qu'on prospère sans crime en dépit des méchans.
La vie, auprès de nous, ne te sera pas triste;
Et soit en écrivain, en peintre, en botaniste,
Suivant chez moi tes goûts...

MONTLEDOUX.

Peindre, botaniser,
Écrire, moi! jamais : je saurais mieux user
Des loisirs d'une vie égale, libre et pure :
Je ne m'occuperai que de l'agriculture.

Les sciences, les arts, les lettres, à mes yeux,
Sont la prétention des pédans orgueilleux :
Ces hautes vanités sont au bon sens fatales :
Je ne veux point des fleurs détailler les pétales,
Et préfère, à mon aise et sans soins importuns,
Admirer leur fraîcheur, respirer leurs parfums,
Les cueillir, de leurs fruits cultiver l'abondance,
Vendanger, et gaîment jouir dans l'ignorance.
Que suis-je? un solitaire! Heureux qu'en ce séjour
Ta vertueuse fille accordât quelque amour
Aux vœux du cénobite, et d'un saint hyménée
Permît à mes désirs de fixer la journée.

D'HARVILLE.

C'est notre ami, ma fille; et tu connais mes vœux;
Explique-toi.

URSULE.

Comment?

D'HARVILLE.

Parle-lui, je le veux.

URSULE.

Mon père, épargnez-moi la peine de répondre.

MONTLEDOUX.

Respectez la pudeur qui paraît la confondre.
Ce trouble à tous ses traits donne un charme de plus.

D'HARVILLE.

Il te chérit, le temps a formé ses vertus :
Ses quarante-cinq ans n'ont point glacé son âme,
Tu vois; ne suis-je pas plus âgé que ma femme?
Et ne vaut-il pas mieux pour chef d'une maison
Un homme dont le monde ait mûri la raison,
Qui de ses mouvemens soit le maître suprême,
Sache régir ses biens, sa compagne et soi-même,
Que de choisir, ma chère, un amant étourdi,
Qui suit de ses ardeurs l'emportement hardi,
Est jaloux de sa femme, ou la fuit par caprice,
N'aperçoit les écueils qu'au fond du précipice,
Aime le jeu, le faste, et bientôt appauvrit
Sa famille, ses sens, son cœur et son esprit?

Unis ton sort demain à l'époux qu'on te donne :
Cède à ma volonté.

URSULE.

Mon père....

D'HARVILLE.

Je l'ordonne.

URSULE à sa belle-mère.

Daignez me seconder, ô madame....

MONTLEDOUX.

Pourquoi
De l'ordre le plus doux concevoir quelque effroi ?

URSULE.

J'en ressentirais plus si votre caractère
Ne rassurait mon cœur affligé par mon père ;
Mais, monsieur, je me fie à votre loyauté :
Je ne dois pas vous croire une fausse bonté...
Vous ne voudriez pas, chéri par ma famille,
De votre tendre ami désespérer la fille,
D'un père contre moi susciter la rigueur,
Ni recevoir ma main sans posséder mon cœur.
Je me sens bien confuse, et, si je vous offense,
Pardon!.... je vais pleurer loin de votre présence.

SCÈNE XI.

Mme. D'HARVILLE, D'HARVILLE, MONTLEDOUX, LISETTE.

D'HARVILLE.

Quoi! par cette incartade elle fait tout manquer ?
Que veut dire ceci ?

Mme. D'HARVILLE.

Je vais vous l'expliquer :
L'un et l'autre, souffrez que ma voix la protége.
Long-temps elle se tut, croyant (vous l'avoûrai-je ?)

Que ses seules froideurs, annonçant ses refus,
Préviendraient un éclat dont nous sommes confus.
Mais, son âme à d'Olban, qui prit soin de lui plaire,
Reste encore attachée, et ne peut s'en distraire.
Quel charme votre hymen eût-il eu pour vous deux?
Le seul rapport des cœurs fait un ménage heureux;
C'est de lui seul que naît la douce convenance,
Des désirs mutuels l'aimable prévenance,
L'oubli des légers torts que pardonne l'amour,
Sacrifices cachés qu'on se doit tour à tour:
Mais rien n'est plus cruel que les antipathies
De deux âmes sans choix l'une à l'autre assorties.
Vous, né si patient, vous tyranniseriez
Notre Ursule.... Ah! jamais: non, vous en rougiriez.
Renoncez à sa main; croyez-moi. Je vous laisse
Méditer mes conseils et plaindre sa faiblesse.
(Elle sort.)

SCÈNE XII.

D'HARVILLE, MONTLEDOUX.

MONTLEDOUX.

Voila comme chacun traite mon amitié!
Par votre fille aussi je suis humilié.

D'HARVILLE.

Je vais, mon digne ami, trouver cette rebelle,
Sur ses torts imprévus m'expliquer avec elle,
Lui reprocher le coup dont elle t'a blessé,
Qui me blesse moi-même... et si son cœur glacé
S'obstine en des refus que rien ne justifie,
Alors, cher Montledoux, c'est ma philosophie,
Qu'au mépris d'une ingrate il te faut épouser.
Peins-toi les maux futurs que te pourraient causer
Une épouse et le nom de père de famille,
Des enfans à tes lois moins soumis que ma fille,
Et qui, chez leurs parens élevés et nourris,
Leur sont comme étrangers quand leurs cheveux sont gris.

Par de telles raisons, à moi-même rigide,
Contre ce qui m'émeut je me fais une égide;
Et dans les grands chagrins qui viennent m'assaillir,
Inébranlable à tout, je sais me recueillir.
Embrasse-moi! je cours vers Ursule et ma femme.
Adieu: mais, en tout cas, sois maître de ton âme.

SCÈNE XIII.

MONTLEDOUX, RUSTAUD.

MONTLEDOUX d'abord seul.

La peste soit d'un sage aussi fou qu'il paraît,
De me sauter au cou quand j'enrage en secret!

RUSTAUD.

Du colombier, monsieur, j'ai rouvert la fenêtre.
Votre épagneul lâché me demande son maître:
Déjà le drôle avait grand appétit, oui-dà!
Et l'oiseau.....

MONTLEDOUX.

Que me font ces balivernes-là?
Hum! grossiers campagnards!... ils n'ont tous en leurs têtes
Que poules et pigeons, chiens, chats et d'autres bêtes.

RUSTAUD.

Monsieur...

MONTLEDOUX.

Va-t'en au diable!

RUSTAUD.

Eh! qu'y a-t-il céans?
Vous ne fûtes jamais si dur aux pauvres gens!
Quel mal ai-je commis? qu'est-ce qui vous tracasse?
Me traiter ainsi!...

MONTLEDOUX.

Pleure... Oh! la laide grimace!

RUSTAUD.

Vous pourriez en pleurant vous-même être fort laid,
Monsieur; ne raillez point... on pleure comme on est.
(Il sort.)

MONTLEDOUX.

Toutes deux m'ont joué comme un franc imbécille...
Mais celle à qui j'en veux, c'est madame d'Harville!
Elle me le paîra... car l'on abuse tant
De ce que je suis bon, qu'on me rendra méchant.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'HARVILLE, MONTLEDOUX.

MONTLEDOUX.

Mon cœur, mon bon ami, n'en a plus de tourment ;
Je ne suis plus sans doute en âge d'être amant :
Ta fille m'a puni de ma sotte méprise ;
Et mon courroux, d'abord effet de ma surprise,
A cédé prudemment à mes réflexions.
Non que, pour surmonter mes agitations,
J'aie un pouvoir égal à l'ascendant suprême
De ta grande sagesse et de ta force extrême :
Ma raison n'atteint pas à ta noble hauteur ;
Mais du printemps fleuri le spectacle enchanteur
Aisément a distrait mes esprits pacifiques.
J'ai lu mon La Fontaine et quelques bucoliques,
Pastorales pour moi d'un goût toujours nouveau ;
J'ai prêté mon oreille au doux bruit d'un ruisseau ;
Cela m'a fait rêver aux champêtres délices
Qui de mon amour-propre ont banni les caprices.

D'HARVILLE.

Depuis que de ma fille un outrage imprévu
Te consterna tantôt, je ne t'avais point vu ;
Je craignais que ton cœur ne fût encore en peine :
Car tout autre eût nourri quelque secrète haine...

MONTLEDOUX.

De la haine, bon Dieu !... qu'est-ce que c'est ? hélas !
Grâce au ciel, je l'ignore, et ne l'apprendrai pas.
Que les monstres des bois en éprouvent la rage ;
Mais les hommes ! fi donc !

D'HARVILLE.

Ame innocente et sage !

MONTLEDOUX.

Parlons de l'ambassade où tendent tes désirs.
Sers-toi de mon pouvoir, use de mes loisirs :
Mes amis en ton nom pressent le ministère :
Le roi te nommera ; mon amitié l'espère.
Ces jours derniers, pour toi j'ai couru tout Paris :
J'y retourne, et veux voir tes droits mieux établis,
Dussé-je, en ta faveur, si la cabale est forte,
Battre tous les sentiers, frapper à chaque porte.

D'HARVILLE.

Comment m'acquitterai-je envers ton amitié ?

MONTLEDOUX.

Le chemin des succès te serait mieux frayé,
Si tu daignais, mon cher (rougissons de le dire)
De la séduction tenter un peu l'empire.
Les premiers de l'état en sont tous ennemis ;
J'honore leur vertu : mais ils ont des commis ;
Et ce qu'aucun de nous ne ferait pour soi-même,
On l'ose sans affront pour un autre qu'on aime...
Est-ce un mal ? que veux-tu ? l'intérêt fait la loi :
L'argent est en tous lieux plus puissant que le roi :
C'est par lui que l'on prend le haut bout dans le monde,
Et par qui tout varie, et sur qui tout se fonde.
Avant qu'Aristophane eût peint son lourd Plutus,
Les enfans de Jacob s'étaient déjà vendus :
Il a la clef de tout en nos siècles de vice :
De là notre vieux mot : point d'argent, point de suisse.
Après tout, le torrent ne peut se déranger ;
Il faut suivre ce train qu'on ne saurait changer,
Et, puisque l'avarice entraîne tous les hommes,
Balancer leur intrigue au poids de quelques sommes,
Et, ne pas, comme un sot, lié par sa pudeur,
Au cours de tous les temps opposer sa roideur.
Tu n'es pas un novice ; et cette expérience
Ne doit pas étonner ta simple conscience.
Faut-il laisser le champ à des fripons jaloux ?
Petite probité, qui nuit au bien de tous !

Va, sans t'imaginer par ta philosophie
Que la société jamais se rectifie,
Du genre humain toi seul ne fais pas le procès,
Et, la bourse à la main, marchande tes succès.
Des sages, autrement, attends-toi qu'un grand nombre
Te renverra bientôt philosopher dans l'ombre.

D'HARVILLE.

Mon avis sur ce point diffère tant soit peu :
Le monde est perverti; mais j'ai formé le vœu
D'opposer ma morale à ses fausses maximes,
Et d'y faire éclater mes sentimens intimes.
Je pense, si le roi me nomme ambassadeur,
Que je saurai bien l'être, et l'être avec candeur,
Et dans le sein des cours où l'intrigue circule
Cheminer sans paraître aveugle ni crédule.
J'y saurai prévenir, par l'examen constant,
Le mal qui s'y commet, sans en commettre autant.
Mon œil ni mon esprit ne manquent de lumière :
Je les appliquerai, dans ma noble carrière,
A rendre des brouillons les efforts superflus
Contre les droits fixés et les traités conclus,
A ralentir la guerre, afin qu'on négocie,
Et ce sera tout l'art de ma diplomatie;
Me sentant pour l'honneur de l'état, de la loi,
Plus scrupuleux encor que je ne suis pour moi.

MONTLEDOUX.

Il me tarde qu'enfin en dignité tu brilles!
Ne t'entrave donc pas, mon cher, par des vétilles.
En ami confiant, veux-tu m'autoriser?
Ces trois mille louis dont tu peux disposer,
Qu'en mes mains, pour ta rente, a remis ce notaire,
En as-tu besoin?...

D'HARVILLE.

Non.

MONTLEDOUX.

En ce cas, laisse faire;

Je les placerai bien moi-même, à ton insu,
Sans que notre obligé m'en donne le reçu.

D'HARVILLE.

Comment?...

MONTLEDOUX.

Mon bon ami, par ma seule entremise,
Une part de la somme était quasi promise;
Et déjà sous ton nom, l'agent que j'ai sondé
Pour toi, sur ma parole, a fort intercédé.
En homme de plaisir, goûtant la bonne chère,
Ses vices ruineux le mettent à l'enchère:
La petite maison qu'il bâtit à grands frais,
S'entoure de jardins, se décore en palais;
Là, de jolis soupers offerts à ses maîtresses
En des profusions dépensent ses richesses:
La dame qu'il y loge a tant de créanciers,
Qu'elle n'a pour amis que de gros financiers:
Le soir, grand jeu, grand cercle aux fêtes qu'elle donne:
Je la vois le matin.... lorsqu'il n'y va personne.
En rien dans ces traités, toi, tu ne paraîtras:
Je te réponds de tout.

D'HARVILLE.

Non, je n'y consens pas:
L'intrigue me déplaît, même la plus secrète.

MONTLEDOUX.

J'ignorais ton scrupule; et ma promesse est faite.
Si dans l'arrangement tu refusais d'entrer,
Ce serait à mes frais qu'il faudrait m'en tirer.

D'HARVILLE.

Tu me fermes la bouche.

MONTLEDOUX.

Ah! tu connais mon âme;
J'agis pour te servir... Mais, chut! voilà ta femme:
Près d'elle je te veux laisser quelques instans
Pour aller m'enquérir d'un courrier que j'attends.

SCÈNE II.

M. ET Mme. D'HARVILLE.

Mme. D'HARVILLE.

VOTRE ami me fuit-il ? et me croit-il la cause
D'un refus qui, peut-être, envers moi l'indispose?

D'HARVILLE.

Non, sans rancune il a surmonté son chagrin.
L'homme sans fermeté se déshonore enfin.

Mme. D'HARVILLE.

D'accord ; mais né sensible, à la moindre blessure,
Il est moins fort que vous dans les maux qu'il endure.
(à part.)
Ah ! du courage, en lui les dehors sont-ils vrais ?
Je n'ose l'éclairer sur ses malheurs secrets.
(haut.)
Montledoux, d'être aimé, perd l'heureuse espérance;
On peut tout supporter, hormis cette souffrance;
Oui, la perte des biens, des trésors passagers,
Sont, quand on est chéri, des accidens légers :
La misère, après tout, aux hommes est commune;
Mais, sans l'isolement, qu'est-ce que l'infortune?
Peu de chose, je crois : ne le pensez-vous pas ?

D'HARVILLE.

Je vais plus loin, les cœurs sont volages, ingrats:
Madame, un philosophe a, dans son âme forte,
Certaine prévoyance où sa vertu le porte,
Qui de l'oubli des cœurs avertit sa raison:
Ainsi qu'il voit pour lui rouler chaque saison,
Offrant et ravissant leurs dons à la culture,
Il se passe de tout quand le veut la nature,
Cueille les fleurs, les fruits, sait s'en priver à temps,
Comme de l'amitié des esprits inconstans.

Mme. D'HARVILLE.

Épargnez à la mienne un si cruel langage,
Mon ami! votre humeur est celle d'un sauvage :
Mon tendre attachement est mal récompensé :
Vous me sembliez froid, vous devenez glacé.

D'HARVILLE.

Quoi! quel redoublement d'amour est donc le vôtre?
Ne nous sommes-nous pas mariés l'un à l'autre
Par le choix mutuel de l'inclination?
Vous dois-je, en insensé, prouver ma passion?
L'hymen est grave, austère, exempt d'extravagance ;
Un époux...

Mme. D'HARVILLE.

Un époux doit être amant, je pense,
Quand sa femme à lui seul garde un titre si doux.

D'HARVILLE.

Tant qu'il est heureux, soit : point, s'il était jaloux.

Mme. D'HARVILLE.

Vous pourrais-je exciter la moindre jalousie?

D'HARVILLE.

Non, le temps m'a guéri de cette frénésie.
Dans la folle jeunesse, où l'on se méconnaît,
On ne sait ce qu'on sent, on ne sait ce qu'on est.
L'ardeur d'un sang si vif bout dans toutes nos veines,
Qu'il nous porte au cerveau mille vapeurs soudaines,
Et de son mouvement l'enivrante chaleur
Exalte en nos esprits le plaisir, la douleur.
Une personne aimée est pour nous une idole :
Son seul nom, un clin d'œil, un geste, une parole,
Le toucher de sa robe et le bruit de ses pas,
Un billet qui nous vient, ou qui n'arrive pas,
Un reproche, un pardon, un désir, une absence,
L'approche d'un rival, tout nous jette en démence.
Sourit-elle à quelqu'un, on en est consterné ;
Accueille-t-elle un soin, on se croit ruiné ;
Plaît-elle à tout le monde, on en prend de l'ombrage ;
Paraît-elle moins plaire, on en a de la rage.

Ce ne sont que tourmens, querelles et transports.
Jamais on ne la voit sous ses justes rapports :
Ce n'est point elle enfin que l'on adore en elle,
Ce n'est que sa chimère; et si, trop infidèle,
Elle nous porte un coup dont rien ne nous défend,
L'homme le plus sensé gémit comme un enfant;
Il ne remarque pas que le caprice, l'âge,
Changent l'humeur, les goûts, ainsi que le visage;
Que tant d'amans, ravis de contempler leurs traits,
Ne se regardent plus, souvent un mois après;
Qu'à l'occasion prise une belle est facile,
Les séducteurs adroits et la femme fragile.
Oh! la solidité de mon raisonnement
M'a désormais sauvé d'un tel aveuglement;
Et, me fiant en paix au nœud dont tu me lies,
Je suis bien revenu des jalouses folies!

Mme. D'HARVILLE.

D'autres que moi seraient, en leurs tentations,
Femmes à vous punir de vos présomptions;
Mais à votre repos trop d'amour m'intéresse,
Et pour vous faire peur il faut moins de tendresse :
Car ma raison, d'Harville, est loin de se piquer
De survivre à nos nœuds, s'ils me devaient manquer.
Vous qui m'aimez à peine, en vain je me le nie,
Quelle est de votre esprit la farouche manie,
De vous tant détacher de l'attrait qui nous joint,
De prévoir mon oubli qui n'arrivera point,
D'éteindre par prudence un reste de la flamme
Dont votre amour paya celle de votre femme?
De quoi jouit un homme en s'isolant ainsi?
Dans son phlegme attristant chaque jour endurci,
Ne regardant plus rien qu'avec indifférence,
Son cœur, sans mouvement, sans vœux, sans espérance,
Acheta le pouvoir de ne plus s'agiter
Au prix de cent plaisirs qu'il aurait pu goûter.
S'il n'est plus de chagrins dont sa vertu soupire,
Il n'est plus de douceurs dont le charme l'attire.
Il s'est ôté lui-même, ainsi privé d'ardeur,
Plus qu'il n'a craint de perdre en s'armant de froideur.

Du temps, pour ses dégoûts, la lenteur est horrible :
C'est être à demi-mort que de vivre insensible.
Ah! combien je préfère, en mes émotions,
Existant toute en vous par mes affections,
De votre changement écarter la pensée,
A votre seul bonheur rester intéressée,
Souffrir par vous, jouir de vos constans égards;
De vos moindres souhaits m'instruire en vos regards,
A nos fidèles nœuds me montrer asservie,
Et, respirant l'amour, doubler ainsi ma vie!

D'HARVILLE ému.

Ah! par de tels sermens que vous m'attendrissez!

Mme. D'HARVILLE.

La fortune a rendu sereins nos jours passés;
Mais je veux, mon ami, si, pour nous moins propice,
Elle nous dépouillait par un affreux caprice,
Que mes soins, ma tendresse, inépuisable bien,
Convainquent votre amour que vous ne perdez rien,
Et que, dernier trésor, plus que votre sagesse,
Mon cœur vous dédommage et soit votre richesse:
Le vôtre, je l'espère, inflexible au malheur,
Ne pourra, grâce à moi, ressentir la douleur,
Que si la mort m'atteint, comme sa main jalouse
Vous ravit autrefois votre première épouse.

D'HARVILLE.

Ciel! de quel souvenir vous me glacez l'esprit!
Ce sont là de ces maux qu'aucun temps ne guérit...
Je sens encor saigner cette blessure vive...
Dieu garde que de vous un pareil coup me prive!
Si je vous perds comme elle il faut m'ôter le jour...
Où donc épancherai-je un cœur tout plein d'amour?
Quelle âme avec la mienne assez d'intelligence
Aurait pour mes chagrins votre aimable indulgence?
Qui mériterait mieux mes ardeurs et ma foi?
Aimer, me faire aimer, est un besoin pour moi.
Il me faut un esprit à qui, sans imprudence,
Se prodigue du mien la libre confidence,
Qui se lie à mes goûts, réponde à mes désirs,
Qui partage avec moi soins, affaires, plaisirs,

Qui, m'allégeant l'ennui, dont le poids est énorme,
Rompe de mon destin le cours trop uniforme,
Se plaise à me charmer par un vif entretien,
Qui m'écoute, et surtout sache m'entendre bien.
Quand on perd ce bonheur qu'auprès de toi j'éprouve,
Une troisième fois jamais on ne le trouve!
Si tu meurs, il faudra me tuer, m'enterrer...
Mais quel transport vous pousse à me désespérer?
Que périssent mes biens et l'espoir que j'y fonde,
Mais que vous me restiez, et peu m'importe au monde!...

Mme. D'HARVILLE.

O mon ami!...

D'HARVILLE.

Vraiment, ce présage maudit
Me soulève le sein, me trouble, m'étourdit...
Des larmes à présent! au diantre soit des femmes!
Elles se font un jeu de tourmenter nos âmes...
Pleurez ailleurs! sortez!

Mme. D'HARVILLE.

De tels pleurs sont bien doux...

D'HARVILLE.

Sortez! laissez-moi seul.

Mme. D'HARVILLE.

Quel aimable courroux!
(D'Olban paraît, et fait signe de loin à madame D'Harville, qui se retire vers lui, au fond du théâtre.)
(Montledoux survient, et aperçoit madame D'Harville et D'Olban, qui s'esquivent à sa rencontre.)

D'HARVILLE sur le devant de la scène.

J'ai honte, en vérité, d'une telle faiblesse
Me noircir la pensée... oui, je me le confesse,
De la saine raison j'étais presque sorti,
Et je ne conçois pas ce que j'ai ressenti.

SCÈNE III.

MONTLEDOUX, D'HARVILLE.

MONTLEDOUX à part.

Quel est donc ce monsieur qu'elle cache à ma vue
Au détour d'une allée écartée et touffue?
Ils semblent tous les deux se parler de bien près...
C'est un jeune homme... au moins si j'avais vu ses traits...
D'éviter son époux elle lui faisait signe...
Si mon ami trompé... le tour serait indigne!

D'HARVILLE.

Eh bien! pour me servir, vas-tu quitter nos champs?

MONTLEDOUX.

Je pars; tu peux compter sur mes soins diligens.

D'HARVILLE.

Tu parais sérieux... qu'as-tu donc dans la tête?

MONTLEDOUX.

Dis-moi, mon bon ami, quel est ton jour de fête?
Y touchons-nous bientôt?

D'HARVILLE.

Bientôt? non... mais pourquoi?

MONTLEDOUX.

Pour le savoir... c'est tout.

D'HARVILLE.

Ah! je gagerais, moi,
Qu'ayant eu de la cour quelque heureuse nouvelle,
Tu voudrais galamment, pour la rendre plus belle,
Que du jour de ma fête elle fût le bouquet.

MONTLEDOUX.

Non, ce n'est pas cela.

D'HARVILLE.

Comment? qu'est-ce que c'est?

MONTLEDOUX.

Ce que c'est?

D'HARVILLE.

Oui, dis-moi.

MONTLEDOUX.

Tu veux que je te dise?

D'HARVILLE.

Eh, oui! ton embarras excite ma surprise...
Je t'ai même aperçu tant soit peu sourciller
Comme si ton esprit cherchait à débrouiller
Quelque malin secret, quelque fâcheux mystère...

MONTLEDOUX.

Nullement... ma pensée était une chimère.

D'HARVILLE.

Mais quelle est-elle enfin? qu'a-t-elle d'important
Pour qu'à me la céler tu t'obstines autant?

MONTLEDOUX.

En effet, mon silence est un enfantillage.
J'ai cru, voyant un homme éviter mon passage,
Que madame d'Harville, avec lui s'éclipsant,
Pour te fêter tramait un complot innocent.

D'HARVILLE.

Ton aspect a fait fuir quelqu'un avec madame?

MONTLEDOUX.

Oui, quelque ami... de toi, sans doute, ou de ta femme.
Mais changeons de discours: le courrier de Paris
M'annonce que mon zèle aura son juste prix...
M'écoutes-tu? le roi d'un œil égal accueille
Deux concurrens; leurs noms étaient au portefeuille:
Toi, puis un inconnu: j'agirai sans lenteur
Pour découvrir quel est l'autre compétiteur.
On m'attend pour me prendre au rendez-vous de chasse...
Tu ne m'entends donc pas? tu sembles tout de glace!

D'HARVILLE.

J'ai peine à concevoir...

MONTLEDOUX.

Quoi?

D'HARVILLE.

D'où vient qu'à l'écart
Ma femme avec quelqu'un peut craindre ton regard?

MONTLEDOUX.

Tu songeais à cela?

D'HARVILLE.

Mais sans doute.

MONTLEDOUX.

A merveille!
Quand je parle, est-ce ainsi que tu prêtes l'oreille?

D'HARVILLE.

Connais-tu ce quelqu'un?

MONTLEDOUX.

Qu'importe à ton repos
Quel il soit?... puis, si vite ils m'ont tourné le dos.

D'HARVILLE.

Où les as-tu surpris?

MONTLEDOUX.

Vers cette sombre allée...
Mais quoi! tu m'en parais avoir l'âme troublée...

D'HARVILLE.

Du tout.

MONTLEDOUX.

Grand philosophe! est-ce qu'à cet égard
Un mouvement jaloux t'agite par hasard?

D'HARVILLE.

Non, mais tu me chéris; ton âme m'est connue:
De tant de mots pesés la juste retenue,
Ces discours commencés et rompus tant de fois,
Qui d'un faux délateur seraient des traits adroits,
Sont d'un sincère ami, d'un cœur à toute épreuve,
L'aveu contraint d'un tort qu'atteste quelque preuve.

S'il est vrai ! dis-moi tout : je l'exige de toi.

MONTLEDOUX.

Oh ! c'est par trop aussi forcer ma bonne foi.
Plus qu'un autre je dois observer mon langage :
Enclin par mes malheurs à prendre de l'ombrage,
Des humains si pervers trompé souvent, hélas !
J'ai cru des torts prouvés où les torts n'étaient pas.
Mais tranquillise-toi... ta femme est sage, honnête ;
Je le crois : chasse donc les soucis de ta tête ;
Si tu sens naître un doute, il te faut l'étouffer.
Vivre en des feux jaloux, c'est vivre dans l'enfer.

D'HARVILLE.

Certes, la jalousie est un mal inutile :
J'en parlais tout-à-l'heure à madame d'Harville.
Elle peut en tout temps, sans me rendre inquiet,
Aller où lui convient, recevoir qui lui plaît.
Qu'elle aime les atours, les bals et les spectacles,
Elle est libre ; à ses goûts je ne mets point d'obstacles.
Si je la soupçonnais, je voudrais me prouver
Son crime ; et, si la preuve en pouvait arriver,
Elle de son côté, moi du mien, nul vacarme :
Nous nous dirions adieu sans colère et sans larme.

MONTLEDOUX.

Ce discours me rassure ; oui, mon cher, désormais
En cas qu'il le fallût, je te déclarerais
Qu'on peut sans jalousie, étant époux et père,
Ne pas souffrir chez soi d'intrigue et de mystère.

D'HARVILLE.

Quoi donc? as-tu jugé?...

MONTLEDOUX.

Non, je ne juge rien :
Mais pourquoi se cacher alors qu'on fait le bien?
Il faut, quoiqu'une femme ait une vertu rare,
Que son époux y veille, autrement on l'égare.

D'HARVILLE.

As-tu lieu d'augurer...

MONTLEDOUX.

Non, je n'augure rien ;
Mais toujours la pudeur a besoin de soutien.

D'HARVILLE.

Est-ce qu'un bon motif veut que tu me conseilles?...

MONTLEDOUX.

Je ne conseille rien. Sur des choses pareilles,
Un homme officieux qui veut nous conseiller,
Souvent pour ses projets ne prétend qu'à brouiller ;
D'autant plus dangereux, qu'une telle malice
Semble un zèle innocent à nous rendre service.

D'HARVILLE.

Hélas! se pourrait-il que sa duplicité
Abusât lâchement de ma crédulité?
Mais il faut, avant tout, faire appeler Lisette.

MONTLEDOUX.

Quelle honte!.... tais-toi.... point de fougue indiscrète.
Où donc en serait-on, si, dans leurs serviteurs,
Les maîtres épiés trouvaient des délateurs?
En sa condition, une fille est infâme
Qui raconte à monsieur tout ce que fait madame.

D'HARVILLE.

Ta sagesse ordinaire et tes ménagemens
Me laissent voir le fond de tes vrais sentimens.
Je cours trouver ma femme, et savoir quel est l'homme
Qui se cache avec elle et comment il se nomme.

MONTLEDOUX.

Arrête, arrête, ô Dieu!... Déjà tant de courroux....
Crois-en ton bon ami, ton ami Montledoux,
C'est l'ami de la paix...... ton épouse est fidèle...

D'HARVILLE.

Pourquoi me retenir si vous la jugez telle?

SCÈNE IV.

MONTLEDOUX, seul.

Demeure... Il n'entend rien et m'échappe en fureur...
Qui diantre eût pu prévoir que sa bouillante humeur
S'emportât aussi vite?... Il fera quelque scène,
Et mes avis seront imputés à la haine.
Eh, tant pis! cette dame, en se conduisant mal,
M'a fait de m'expliquer un devoir amical...
Elle revient, je crois... Si le mari querelle,
Quel sera mon maintien devant lui, devant elle?
Ce bruit que, malgré moi, j'ai vraiment suscité,
Ferait frémir, bon Dieu! ma sensibilité.
Esquivons-nous d'abord : s'ils se brouillent, peut-être
Qu'en doux médiateur je saurai reparaître.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Mme. D'HARVILLE, D'OLBAN, UN NOTAIRE.

Mme. D'HARVILLE.

Oui, dans ce pavillon renfermons-nous tous trois.
Vous m'apprendrez, monsieur, ce que veulent nos lois;
Nous examinerons la plus sûre manière
De céder la moitié de ma fortune entière
A mon époux, encore ignorant mon dessein.

LE NOTAIRE.

L'acte ne sera bon que couvert de son seing.

Mme. D'HARVILLE.

N'ayons plus qu'à traiter pour cette signature :
Monsieur d'Harville a l'âme aussi noble que pure,
Et ne pourrait, en face, entendre, sans souffrir,
Parler de l'abandon que je lui veux offrir.

LE NOTAIRE.

L'autre objet n'est-il pas un contrat pour sa fille,
Et pour monsieur, tout prêt d'entrer dans la famille ?
De la moitié des biens prise sur votre lot,
On peut faire une part et l'inscrire en sa dot.
Votre époux n'aura rien dont sa fierté se pique,
Si vous enrichissez son héritière unique.

Mme. D'HARVILLE.

Volontiers.

D'OLBAN.

Est-ce agir en belle-mère ? Non.
Elle frustre souvent l'enfant d'une maison ;
Et vous, d'un premier lit dotant la fille heureuse,
Vous lui voulez servir de mère généreuse !

Mme. D'HARVILLE.

Tout est là, papier, plume... Allons, allons dresser
(Au notaire.)
Les actes, le contrat... Hâtez-vous de passer.
(Le notaire entre dans le pavillon.)

D'OLBAN.

Aimable bienfaitrice !...

Mme. D'HARVILLE.

Enfermons-nous : je tremble
Que soudain mon mari ne nous surprenne ensemble.

SCÈNE VI.

D'HARVILLE, Mme. D'HARVILLE, D'OLBAN,
qui ne sort que quelques momens après madame D'Harville.

D'HARVILLE voyant sa femme entrer dans le pavillon avec d'Olban, et frappé des derniers mots qu'elle a dits.)

Que dit-elle ?... Arrêtez !

Mme. D'HARVILLE.

Quels traits ! quelle pâleur !
Vous aurait-on instruit déjà ?

D'HARVILLE.

Pour mon malheur,

Oui, je suis trop instruit... et mon désordre même
Dit assez la raison de ma fureur extrême.

Mme. D'HARVILLE.

En quel trouble êtes-vous pour un triste accident,
Coup du sort, aux humains si commun cependant!...
Hélas! ignorez-vous que tout est variable?
Je t'ai cru, mon ami, bien moins déraisonnable.

D'HARVILLE.

Quel langage! Osez-vous rire du déshonneur
D'être par moi surprise avec un suborneur?
(D'Olban sort du pavillon.)

Mme. D'HARVILLE.

D'Olban!

D'HARVILLE.

Lui!

Mme. D'HARVILLE.

C'était là, grand Dieu! votre pensée...

D'OLBAN.

Quelle épouse, monsieur, vous avez offensée!

Mme. D'HARVILLE fièrement.

Je ne m'abusais pas, monsieur, quand je doutai
De votre stoïcisme en grands mots affecté.
Puisqu'un soupçon vous jette en de telles faiblesses;
Je devrais même encor vous cacher vos détresses,
Mais le devoir me force à me justifier:
Apprenez vos malheurs, qu'on ne peut vous nier.
Vos vaisseaux ont péri: vous êtes sans fortune;
Et nous nous consultions pour vous en refaire une.

D'OLBAN.

Oui, madame d'un bien vous faisait l'abandon;
J'en suis témoin, monsieur.

D'HARVILLE.

Quel revers m'apprend-on!...
O générosité qui confond ma colère!...
Mais pourquoi de mon sort m'avoir fait un mystère?

Mon cœur constant n'eût craint que de perdre ton cœur.

Mme. D'HARVILLE.

Ton beau-frère a marqué nos revers à ta sœur.

D'HARVILLE.

Je suis homme, et des biens la perte est tolérable.
Tu vois qu'au coup du sort je reste invulnérable.

Mme. D'HARVILLE.

En de tels sentimens que j'aime à te trouver!

D'HARVILLE ému.

Riche, je sais jouir, et, pauvre, me priver.
Nous aurons moins de gens, nous manquerons d'aisance.

Mme. D'HARVILLE.

Ma raison, comme toi, prise peu l'abondance.

D'HARVILLE plus ému encore.

Il faudra mettre aussi notre équipage à bas;
Mais je suis fort, marcher ne me fatigue pas.

Mme. D'HARVILLE.

Moi, je prendrai ta main, et, cheminant ensemble,
Nous nous consolerons aisément, ce me semble.

D'HARVILLE.

Quant aux privations où mon sort te résout,
J'en gémis; mais le luxe est très-peu de ton goût.
Toi, pleine de bon sens, le faste, la toilette,
Ne sont pas, je le sais, ce que ton cœur regrette.

Mme. D'HARVILLE.

Mon orgueil ne tient pas aux bijoux précieux:
Modeste, il me suffit d'être belle à tes yeux.

D'HARVILLE.

Moi, je m'habille en sage et je hais la dépense.
(Plus ému de momens en momens.)
Je ne me cache pas pourtant que l'indigence
Ravit ce plaisir pur aux hommes généreux
De donner, secourir, et faire des heureux;
Qu'elle ôte le crédit d'appuyer ceux qu'on aime,
Et partout dépendante en son besoin extrême,

Est fatale en ce monde, où tout vise à briller.
Ma table, qu'on verra de mets se dépouiller,
Ne m'attirera plus un concours de visites:
Nous serons oubliés.

D'OLBAN.

De qui? des parasites!

D'HARVILLE toujours plus ému.

Non, non, la pauvreté met en fuite les gens.
Tout homme mal vêtu fait honte aux opulens.
Tel ne le connaît plus, qui l'appelait son frère;
Et le mérite même est nul dans la misère.

D'OLBAN.

Faut-il vous désoler d'un si triste tableau?
Vous êtes loin de là.

D'HARVILLE avec l'accent du désespoir.

Non, si d'un coup nouveau
Le destin m'ôte encor ma dernière espérance!

D'OLBAN.

Ah! du bonheur plutôt retrouvez l'assurance,
En acceptant pour gendre un ami qui soudain
Demande votre fille, et sans dot prend sa main.

Mme. D'HARVILLE.

Le contrat en est prêt.

D'HARVILLE transporté.

Eh! qu'aurais-je à répondre?
Estimable jeune homme! ai-je pu te confondre,
Quand un beau procédé t'unit à nos destins,
Avec ces séducteurs qui, de feux clandestins
Troublant sans foi le cœur des épouses, des filles,
Se font un jeu cruel de flétrir les familles,
Qui souvent sans plaisir leur ôtent le bonheur,
Et par fatuité sèment le déshonneur.
Ma fille, j'y consens, deviendra donc ta femme;
Et ton honnête amour en ta faveur réclame.

Ah ! vous me consolez d'un revers douloureux
Puisque de vos bienfaits vous m'accablez tous deux !
Vos sentimens si purs et leur délicatesse
Me charment maintenant jusqu'à pleurer d'ivresse...
Se peut-il que mes sens, par un si prompt retour,
Des fureurs à la joie aient passé tour à tour !
Ah ! rentrons, et tous deux tenez-moi compagnie ;
Car j'ai de tant de coups la cervelle étourdie...
Oui, quoique mon moral ne s'en émeuve en rien,
Ma chère, en vérité, je ne me sens pas bien.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

RUSTAUD, LISETTE.

LISETTE *arrêtant Rustaud près du pavillon.*

Vas-tu dans cet endroit déranger le notaire?

RUSTAUD.

Il est là?

LISETTE.

Qui façonne un acte salutaire,
Par lequel on nous fait parapher, dieu merci!
Qu'une femme appartient en propre à son mari.
De plus nous le jurons.

RUSTAUD.

Ces sermens-là sont drôles...

LISETTE.

Comment?

RUSTAUD.

Oui, l'écrit reste, et, quant à vos paroles...

LISETTE.

Maraud! ne sais-tu pas, quoiqu'il soit éloigné,
Que je tiens à Dubois tout ce que j'ai signé?

RUSTAUD.

Je venais t'en parler.... vous m'avez dit, Lisette,
Un jour qu'à notre égard votre humeur fut coquette,
Que vous m'eussiez choisi, moi, constant campagnard,
Plutôt que ce mari, courant en vrai pendard,
Ce juif errant, ce fou, qu'une ardeur vagabonde
Eût dû pour votre paix mener en l'autre monde.

LISETTE.

Oui, le drôle à jamais est parti sans souci.

RUSTAUD.

Puis il était joueur, et colérique aussi.

LISETTE.

Le coquin me battait; et, fier de ses rudesses,
Voulait que mon amour le payât en caresses.

RUSTAUD.

On le disait ivrogne.

LISETTE.

Oh! certe, il buvait fort,
Grondait, et dormait tant!

RUSTAUD.

Fi d'un buveur qui dort!

LISETTE.

Surtout auprès de moi sujette à l'insomnie.
Condamné... par défaut, un tel absent s'oublie.

RUSTAUD.

Depuis que l'égrillard a pris congé de vous,
Dieu sait comme il aura couru le guille-doux!

LISETTE.

Il mérite au retour qu'un orage le noie.

RUSTAUD.

Vous me réjouissez!

LISETTE.

Te voilà bien en joie!

RUSTAUD.

Oh, dame!

LISETTE.

A quel sujet?

RUSTAUD.

J'apporte ici de quoi
M'égayer... puissiez-vous en rire comme moi.

Un homme de Bordeaux, à figure discrète,
Vers la grille est venu me demander Lisette:
Vous étiez occupée ; il reviendra ce soir:
Mais sur de certains mots que vous allez savoir,
Peut-être me blâmant de mon trop d'allégresse...
Ma nouvelle est pour moi bonne, je le confesse...

LISETTE.

Achève...

RUSTAUD.

Mais pour vous c'est un triste rapport...

LISETTE.

Finis.

RUSTAUD.

Votre mari, ma chère dame, est mort.

LISETTE.

Ciel!

RUSTAUD.

Comme qui dirait défunt; la chose est claire:
On vous apportera son extrait mortuaire :
Qu'y faire? l'oublier.

LISETTE.

Ah, butor! ah, brutal!
De venir m'accabler par un coup si fatal!
Le pauvre malheureux!... il aura fait naufrage!
Il m'aura regrettée en un si long voyage!...
Quand il me prit pour femme il était très-joli;
Quoique brusque en son ton, parfois galant, poli;
Une pointe de vin le rendait fort aimable...
Ah, ciel! veuve de lui, j'en suis inconsolable!
Va, méchant! ta nouvelle a, certe, un beau succès!
Cherche une épouse ailleurs qui rie à ton décès.

RUSTAUD.

Là! peut-on rien comprendre au cœur de ces femelles?
Leurs maris détestés sont des monstres pour elles;
Enterrés, on les pleure ; et leur veuve souvent
Pour un méchant défunt méprise un bon vivant.
(Il sort.)

SCÈNE II.

LISETTE, URSULE.

URSULE.

Lisette, qu'as-tu donc? tu sembles consternée...

LISETTE.

Votre père s'est cru l'âme déterminée
A souffrir tous les coups qui nous viennent du sort :
Mais, sans trop me vanter, mon courage est plus fort.
La perte de son bien, pour lui trop douloureuse,
L'a jeté par degrés dans une crise affreuse :
Et moi, chétive, moi, telle que me voilà,
J'apprends que je suis veuve; et je soutiens cela.

URSULE

Ton mari n'est plus?

LISETTE.

Non; il est vrai que l'absence
A sa privation m'accoutuma d'avance :
Laissez donc là mon deuil. Aurait-on pu penser
Que votre père ainsi se laissât terrasser?

URSULE.

Son état me désole, et tu vois que j'en pleure.

LISETTE.

Il s'est évanoui deux fois depuis une heure.

URSULE.

J'avais bien deviné que, sensible en effet,
Mon père n'était pas si fort qu'il s'était fait.

LISETTE.

Il eût dû, j'imagine, en cette conjoncture
Recourir aux appuis de sa sagesse pure;

Rappeler son courage , et faire tête au sort.

URSULE.

S'il eût eu ce pouvoir, il serait vraiment fort;
Ce ne serait plus lui : sa constance ordinaire
Serait alors réelle, et non imaginaire.
Mais, te dis-je , il n'en a que la prétention ,
Hélas ! et de là vient sa consternation.

LISETTE.

Son changement m'étonne; et, pour ne vous rien feindre ,
On en rirait un peu , s'il ne fallait l'en plaindre.
Croiriez-vous qu'il a fait mander le médecin ,
Lui qui s'en moque tant, quand son esprit est sain?
Son orgueil répugnait d'abord à condescendre
Aux conseils du docteur qu'on l'exhortait à prendre.
Car, en bonne santé , vous savez ses discours :
« Aux médecins jamais les sages n'ont recours :
» Pour repousser les maux dont elle est opprimée ,
» De griffes et de dents la nature est armée. »
Cependant il permet que, pour le secourir,
Vienne un de ces messieurs qui prétendent guérir.

URSULE.

Je l'ai vu; son aspect m'a déjà rassurée.
Je crois que sa douleur aura peu de durée.
Hélas ! ma belle-mère eût tout su prévenir,
Sans l'effet d'un soupçon qu'il lui fallût bannir ;
Soupçon que , je présume , avec son air candide ,
Lui souffla dans le cœur notre voisin perfide.

LISETTE.

Taisons-nous ; j'aperçois monsieur , dont la langueur
Vient , pour se ranimer, respirer la fraîcheur.

SCÈNE III.

URSULE, D'HARVILLE, LISETTE.

URSULE.

Mon père, pardonnez si mon inquiétude...

D'HARVILLE.

Qu'on me laisse ; il me faut un peu de solitude.
Va, ma fille : Lisette, accompagne ses pas.

URSULE.

O Dieu ! qu'il a souffert !

LISETTE.

Qu'il est défait ! hélas !

SCÈNE IV.

D'HARVILLE seul.

Présomptueux esprit, qui prônais ta constance,
As-tu fait de toi-même assez d'expérience ?
Vante-toi donc ! le cours de rapides momens
T'a vu changer d'avis, d'humeur, de sentimens.
Ta magnanimité veut-elle être applaudie,
Lorsqu'au premier revers elle s'est démentie,
Lorsque de la fortune un caprice t'abat ?
En vain donc notre orgueil s'exalte, se combat :
Qui se roidit le plus, le moindre coup l'assomme.
Triste perplexité ! qu'est-ce que c'est que l'homme ?
Pauvre machine, hélas !... dont les frêles appuis
Peuvent tomber sitôt dans l'état où je suis.
Ainsi de tout ressort la puissance nous quitte !
Ce n'est plus qu'en tremblant que mon âme y médite....

Quand j'y songe et descends dans mon intérieur....
Tout corps humain périt ; le mien n'est pas meilleur.
En sa propre faiblesse alors qu'on s'examine,
On ne se sent plus vivre, on se sèche, on se mine ;
Et de tous les périls le plus mortel, je croi,
C'est de plonger ainsi l'œil au dedans de soi.
Hommes, si vous tenez au fil de votre vie,
D'approfondir cela, perdez, perdez l'envie.

SCÈNE V.

D'HARVILLE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE *sortant du pavillon.*

J'ÉTAIS-LÀ bien en paix : mon travail est fini.

D'HARVILLE *apercevant le notaire.*

Voici le médecin : le ciel en soit béni !

LE NOTAIRE *à part.*

C'est là monsieur d'Harville.... ah ! peut-être il ignore
Ce qu'on m'a commandé : dois-je me taire encore ?

D'HARVILLE.

Monsieur, asseyons-nous. Vous êtes un docteur
Très-expert, m'a-t-on dit ?

LE NOTAIRE.

On me fait trop d'honneur.

D'HARVILLE.

Vous savez mon état ?

LE NOTAIRE.

Oui, j'en sais quelque chose.

D'HARVILLE.

De mon triste accident je vous dirai la cause :
Avant le coup nouveau dont je fus attaqué,
Des médecins prudens je me suis trop moqué.

Montaigne, sagement enclin au scepticisme,
Raillait moins l'art, je crois, que le charlatanisme.
Notre docte Molière aimait un grand docteur.
C'est un dieu qu'un mortel dont l'art conservateur,
S'appliquant à guérir l'homme qu'il étudie,
Loin de son lit fatal chasse la maladie,
Et qui, par tant de soins, de courage souvent,
L'empêche de mourir, ou le rend plus vivant.
Les brutes ont l'instinct, et nous l'intelligence;
Nous devons mieux savoir calmer notre souffrance.

LE NOTAIRE.

C'est bien penser.

D'HARVILLE.

Jugez si je suis faible ou fort:
Avant que de parler, tâtez mon pouls d'abord.

LE NOTAIRE.

Moi!... ces symptômes-là, pour nous et nos confrères,
Sont, je vous l'avouerai, de très-obscurs mystères.

D'HARVILLE.

Il est vrai: la nature en mille obscurités
Voile aux plus clairvoyans les simples vérités.
Mais votre modestie accroît ma confiance,
Et le doute, monsieur, annonce la science.

LE NOTAIRE.

Parlez: en notre état nous sommes gens prudens,
Et de chaque maison intimes confidens;
Même à bien diriger les secrets de famille
Notre profession en mille affaires brille.
Confiez-moi sans peur, dans tous vos intérêts,
Les embarras cachés, les désordres secrets,
Qui de quelque imprudence auraient été la suite.

D'HARVILLE.

Quelque imprudence! moi, monsieur!... en ma conduite,
Je suis sobre, uniforme, exact au dernier point.
Je n'aime point la table et je ne veille point.
D'un désastre tantôt la nouvelle maudite
M'a seulement frappé d'une atteinte subite;

Et j'ai cru n'avoir pas le temps de faire aux miens
Quelques derniers adieux et de régler mes biens.
Il faut à ce danger que votre art remédie :
La sensibilité porte à l'apoplexie,
N'est-ce pas ?

LE NOTAIRE.

Je ne sais : mais, sans vous consterner,
Suivrez-vous mon conseil ?... l'oserai-je donner ?

D'HARVILLE.

N'hésitez pas ; je suis ferme comme une roche.

LE NOTAIRE.

Soigneux de prévenir tout sujet de reproche,
Si vous êtes enclin à ce renversement,
D'avance ordonnez tout : faites un testament.

D'HARVILLE.

O ciel !... me jugez-vous sitôt à l'agonie?
Un testament !

LE NOTAIRE.

Bon Dieu ! quelle étrange manie
De se croire au trépas condamné par ce mot !
Un testament n'est point un arrêt.

D'HARVILLE.

Peu s'en faut....
D'un médecin surtout cette sentence est claire.

LE NOTAIRE.

Le suis-je ?

D'HARVILLE.

Eh mais ! quel autre ?

SCÈNE VI.

D'HARVILLE, LE NOTAIRE, Mme. D'HARVILLE, URSULE, D'OLBAN.

Mme. D'HARVILLE.

Ah ! monsieur le notaire....

D'HARVILLE.

Monsieur est notaire ?

LE NOTAIRE.

Oui.

D'HARVILLE.

Quel désordre nouveau !
Je deviens fou... mon mal dérange mon cerveau....

D'OLBAN à madame D'Harville.

Monsieur pour un docteur l'a pris à son allure,
Lorsqu'il apportait l'acte à votre signature.

Mme. D'HARVILLE.

Plaisante erreur !

URSULE.

Mon père, êtes-vous reposé ?

D'HARVILLE.

Oui, chère enfant-

Mme. D'HARVILLE.

Signons le contrat disposé.

D'HARVILLE.

Plutôt que de dicter un testament précoce,
(A sa fille.)
J'aime mieux ordonner un contrat pour ta noce.
Je doute qu'Hippocrate eût des médicamens
Meilleurs pour nous guérir que les contentemens !
J'avais presque besoin de ses grains d'ellébore...
Ah ! mon ami revient combler ma joie encore !

SCÈNE VII.

LE NOTAIRE, D'HARVILLE, URSULE, D'OLBAN, MONTLEDOUX.

MONTLEDOUX.

Ta joie !... eh ! de son sort il n'est donc pas instruit,
Madame ? dans Paris on en répand le bruit.

Mme. D'HARVILLE.

Il sait tout.

D'HARVILLE.

Oui, mon cher ; grâce à la providence,
Les pertes du hasard, un bonheur les compense.
A-t-on lieu de pleurer les biens que l'on n'a plus,
Quand l'amour conjugal nous les rend superflus,
Et quand un noble gendre, en dotant notre fille,
Au-dessus du malheur place notre famille ?

MONTLEDOUX.

Eh, oui, mon bon ami ; mais dans ces tristes cas
Les beaux traits sont gênans entre gens délicats.
J'ai long-temps désiré plaire à mademoiselle ;
Et craindrais maintenant que mon offre nouvelle
N'embarrassât son cœur d'égards reconnaissans
Qui la détourneraient de ses secrets penchans.
Du reste, nous ferons communauté d'apôtres ;
Tous vos biens sont les miens, tous les miens sont les vôtres.
Point de riche et de pauvre entre nous ; rien à soi :
En frères nous vivrons, moi chez vous, vous chez moi.

D'HARVILLE.

Je connais ton bon cœur : mais d'où naît ton scrupule ?
S'agit-il à présent de t'accorder Ursule ?
C'est d'Olban qui l'épouse.

MONTLEDOUX.

Ah ! monsieur est ici !...
Dans ses plus doux souhaits il a donc réussi...

Touchez-là : d'un rival je n'ai pas la rancune,
Et j'applaudis moi-même à sa bonne fortune...
Ensemble, chers amis, serrez-moi dans vos bras...
J'aime à vous voir contens et libres d'embarras !
A vos petits enfans je servirai de père...
Oui, toujours le tableau d'un ménage prospère
M'émeut, me fait pleurer d'un attendrissement
Presque indéfinissable...

D'HARVILLE.

Oh ! qu'il est bon, vraiment !
Çà, dis-moi ; de Versaille as-tu quelque nouvelle ?
Obtiendrai-je l'honneur où je prétends ?

MONTLEDOUX.

Mon zèle
A bien distribué tes trois mille louis :
Mais quand de ton revers m'est survenu l'avis,
J'ai songé qu'à cette heure un gage si solide,
De tes coffres sorti, chez toi ferait un vide ;
Prends-en donc ce billet, afin que mon caissier
A termes, sur mes fonds, puisse te les payer.

D'HARVILLE.

A quoi bon ? deux amis traitent sans signature.

MONTLEDOUX.

Prends : ta délicatesse est une enfance pure.

LE NOTAIRE.

Quand on s'est mis en règle, on s'entend toujours mieux.

Mme. D'HARVILLE.

Ah ! j'aperçois ma sœur de retour en ces lieux.
Te voilà ?

SCÈNE VIII.

Le notaire, D'HARVILLE, Mme. D'HARVILLE, URSULE, D'OLBAN, MONTLEDOUX, Mme. DE LAHERTE.

Mme. DE LAHERTE.

De Paris c'est mon second voyage:
D'être calme aujourd'hui je n'ai pas le courage.

Mme. D'HARVILLE.

Ma sœur, à mon mari j'ai dit tous ses malheurs;
Il les a supportés sans extrêmes douleurs.

Mme. DE LAHERTE.

Mon pauvre frère, hélas!

D'HARVILLE.

Mon âme était troublée,
Mais l'amitié, l'amour l'ont soudain consolée:
Elle se raffermit.

Mme. DE LAHERTE.

Je viens vous éclairer
Sur quelques faits nouveaux que j'ai su pénétrer,
Bientôt après, je pars.

MONTLEDOUX.

Êtes-vous si pressée
De rentrer dans les murs d'une ville insensée,
Où tout est faux plaisirs, vanités et fracas,
Que de fuir notre vue et ces lieux pleins d'appas?

Mme. DE LAHERTE.

Monsieur, de votre part c'est de l'ingratitude,
De parler de la ville avec un ton si rude,
Vous, qui si distingué, si connu dans Paris,
De vos rares vertus y frappez les esprits;

Vous que dans chaque cercle à toute heure on y vante.

MONTLEDOUX.

On me vante ! oh ! pour moi quel sujet d'épouvante!
Moi, chétif, qui toujours fuis ces langues d'aspic
Amusant à nos frais le crédule public.

Mme. DE LAHERTE.

Les nombreux partisans qu'en tous lieux vous vous faites,
Sont de vos qualités les zélés interprètes.
Je les entends louer vos tranquilles penchans,
Et votre bonhomie, et votre amour des champs:
On admire, monsieur, que d'un obscur asile
Votre seul nom s'élève à la cour, à la ville,
Que vous sachiez sans art vous trouver pour amis
Des ministres d'état et des premiers commis.

MONTLEDOUX.

Ces favorables gens ne me connaissent guères,
Madame; leurs discours ne sont que des chimères.
Sur la terre ignoré, j'y marche à petits pas :
Des honneurs de la cour suis-je homme à faire cas?
Il faudrait que l'état fût, aux regards du prince,
Bien pauvre de sujets pour en prendre un si mince!
On rirait de me voir un faste et dix laquais.
Se hausse qui voudra, j'aime l'ombre et la paix,
Et n'ai point de talens pour mener les affaires.

Mme. DE LAHERTE.

On vous pare, monsieur, de qualités contraires:
Et votre éloge même, hier, en plein salon,
N'a blessé devant moi qu'un contradicteur.

MONTLEDOUX avec amertume.

Bon!
Quel était, dites-moi, l'orateur charitable?...

Mme. DE LAHERTE.

Celui qui se prétend l'héritier véritable
D'un oncle dont le legs en vos mains est tombé.

MONTLEDOUX avec plus d'amertume et de trouble.

Ne m'accusait-il pas de l'avoir dérobé?...

De pareils détracteurs me semblent peu nuisibles.

Mme. DE LAHERTE.

Croyez-vous?

MONTLEDOUX.

Ses propos sont tout-à-fait risibles.

Mme. DE LAHERTE.

Oh! vous n'eussiez pas ri d'un si dur jugement :
Il débitait, monsieur, d'un ton très-véhément,
Que le voile confus de votre modestie
De l'amour-propre, en vous, était l'hypocrisie.

MONTLEDOUX *avec un rire forcé.*

Ah ! ah !

Mme. DE LAHERTE.

Que vous feignez de négliger les grands
Pour vous mettre au-dessus par le mépris des rangs;
Que votre air de franchise était votre artifice.

MONTLEDOUX *de même.*

Ah! ah!

Mme. DE LAHERTE.

Votre bonté, la plus âpre malice.

MONTLEDOUX *de même.*

Ah! ah!

Mme. DE LAHERTE.

Que vous outrez votre dédain de l'or,
Pour vous faire un crédit plus redoutable encor.

MONTLEDOUX *de même.*

Ah! ah !

Mme. DE LAHERTE.

Que, dédaigneux pour les petites places,
Vous popularisiez votre refus des grâces,
Afin que l'on n'osât vous offrir maintenant
Que les plus grands emplois et leur titre éminent;
Ou que, si la retraite endort votre impuissance,
La réputation suivît votre silence.

MONTLEDOUX de même.

Ah! ah! ah! j'en mourrai de rire assurément!

Mme. DE LAHERTE.

Oui, ce qu'il ajoutait n'est pas moins gai, vraiment!
Qu'autrefois par orgueil vous suiviez la carrière
Des lettres et des arts, sans vous mettre en lumière,
Et que, triste envieux, aux chutes condamné,
Contre les beaux talens vous étiez déchaîné;
Que prenant aujourd'hui le ton d'un patriarche,
Chez les puissans du jour votre humilité marche;
Et, dans les choix qu'ils font se laissant consulter,
Pour monter aux grandeurs va tous les visiter.

MONTLEDOUX de même.

Et ce bouffon sait-il le haut but où je vise?

Mme. DE LAHERTE.

A l'ambassade.

MONTLEDOUX déconcerté.

Oh! oh! quel excès de bêtise!
Ce nouvelliste-là voit clair au cabinet...
Mes bons amis, tous deux savent ce qu'il en est?

Mme. D'HARVILLE.

Ah! ma sœur, prêtez moins l'oreille à l'ironie.

D'HARVILLE.

Ma sœur, je suis témoin, moi, qu'on le calomnie:
Nous connaissons, je crois, mieux que ce grand jaseur,
Quel homme il veut porter au rang d'ambassadeur.

Mme. DE LAHERTE.

Mais lui, vous dis-je, lui: monsieur fait le bon homme;
Il sait qu'on l'a nommé.

D'HARVILLE à Montledoux.

Qui? vous! c'est vous qu'on nomme!..

Mme. DE LAHERTE.

Oui, rions-en... La chose est plaisante en effet!
Qu'en pensez-vous?

Mme. D'HARVILLE.

Es-tu certaine de ce fait?

Mme. DE LAHERTE.

Très-sûre : je le tiens du ministre.

D'HARVILLE.

Qu'entends-je ?

URSULE.

Le traître !...

D'OLBAN à Montledoux.

A votre ami donner ainsi le change !

MONTLEDOUX.

Bien loin d'en rien savoir, je ne me doutais pas
Que je fusse noté pour un des candidats...

Mme. DE LAHERTE.

Ce railleur, qui tantôt me parlait de vos ruses,
M'assura que jamais vous ne manquiez d'excuses,
Mais qu'il vous convaincrait que pour être honoré,
Il faut, dans ses replis, être plus mesuré,
Et que l'on perd souvent le jeu de sa grimace,
Quand on pousse un ami pour monter en sa place.

D'HARVILLE.

Et me faire un emprunt de trois mille louis,
Pour me jouer ce tour !... Voilà donc les amis !

MONTLEDOUX.

Tout doux !... mon cher, je vais te prouver si je t'aime...
Et refuser ton poste au ministre lui-même.

D'OLBAN.

Monsieur se flatte-t-il de faire, en bonne foi,
Agréer son refus du ministre du roi ?
Ou n'espère-t-il pas qu'en cette offre amicale
Sa générosité sans péril se signale !

MONTLEDOUX.

Non, monsieur; car je veux vieillir loin des jaloux
Avec mes paysans, fier de planter mes choux.
Plaise au ciel qu'en un coin s'achevât ma carrière,
Et qu'après mon trépas on gravât sur ma pierre:

« Il n'avait d'autre bien et d'autre dignité
» Que l'amour des bons cœurs et son honnêteté. »

Mme. DE LAHERTE.

Courage! allons! montrez toute votre franchise!
Vous ne m'accusez pas, je crois, dans cette crise,
D'avoir le sang trop vif et de ne rien peser :
J'ai su me contenir et vous laisser jaser.
Ce rang que vous offrez de remettre à mon frère
Vous est ôté : voilà de quoi vous satisfaire...

MONTLEDOUX.

Certes...

Mme. DE LAHERTE.

J'ai, du ministre, eu deux mots d'entretien.
L'homme qui contre vous se déchaînait si bien,
Je l'ai joint : c'est le fils de l'oncle octogénaire
Dont vous fûtes nommé l'unique légataire :
Il veut que vos vertus, pour surcroît de succès,
Devant les magistrats brillent dans un procès :
M'appuyant de son vœu sur tout ce qui le touche,
Ce secret, au ministre arrivé par ma bouche,
L'a convaincu bientôt que son choix ne peut pas
Ajouter l'ambassade à vos grands embarras;
Qu'il faut attendre au moins que, par des raisons claires,
Vous ayez démêlé vos confuses affaires.
J'ai déclaré qu'au fond vous gémiriez tout bas
Qu'on crût que votre ami fût tombé dans vos lacs;
Mais surtout... Ah! qu'alors, pour le bien de la chose,
Mon frère, avec ardeur j'ai plaidé pour ta cause!
Tu sais ce que mon cœur est prompt à me dicter....
Bref, ton honnête ami peut te complimenter;
Il peut innocemment revoir son humble chaume :
Le choix est révoqué, car voilà ton diplôme.
Ce service, monsieur, devance vos refus :
Que n'y souriez-vous?

MONTLEDOUX.

Non, non, je ne ris plus....
C'est à qui me nuira sous mon abri champêtre!
Bien! calomniateurs, peignez-moi comme un traître;

Servez mes ennemis par ce lâche complot....
C'en est un... je suis bon, mais je ne suis pas sot :
Gare à vous !... car s'il faut qu'en une procédure
M'appelle injustement quelque infâme imposture....
J'ai là, pour me juger, mon propre tribunal.
Moi, l'homme du désert, le monde m'est égal :
Rien ne m'attache plus, rien, sur la terre entière ! ..
Fuyons les vils humains ; rentrons dans ma chaumière.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

Mme. DE LAHERTE, M. ET Mme. D'HARVILLE, URSULE, D'OLBAN.

D'HARVILLE.

Oh ! monstre ! puisses-tu fuir éternellement !

Mme. D'HARVILLE.

Ce bon homme si doux, comme il part doucement !

D'OLBAN.

Que punir un tel homme est justice admirable !

URSULE.

Par son activité ma tante est adorable.

Mme. DE LAHERTE.

Grâce à Dieu ! mes amis, ce fripon est absent.
Tout assoupir sera son soin le plus pressant :
Il te remboursera le reçu de tes sommes ;
Car tout se raccommode avec de pareils hommes.
Il désola ta fille, il s'aida de ton or,
Te supplanta toi-même, et peut te nuire encor.
Çà, pour rendre ma joie en ce jour plus complète,
Marions ces amans.

D'HARVILLE.

Ma sœur, la chose est faite.

Mme. DE LAHERTE.

Chère nièce ! est-il vrai ? soyez bien amoureux.
Toi, mon frère, oublions nos revers auprès d'eux.
Ne te concentre plus dans ton phlegme stoïque ;
Sens les maux et les biens : c'est en vain qu'on se pique
D'être sans passions, ou d'en régler le cours ;
Le naturel entraîne et s'échappe toujours.
Sentir, c'est vivre : ah ! fais ce que le cœur t'inspire !
Si tu veux pleurer, pleure ; et ris, si tu veux rire :
Va, sois homme d'abord, et, pour te rendre heureux,
Tu seras philosophe, après, si tu le peux.

D'HARVILLE.

Ma sœur, n'accuse pas mon rigoureux système,
Mais mon oubli des lois de la raison suprême.
Quand jer écapitule, étant moins agité,
Les risibles excès de ma mobilité,
Je sens que de plus près il faut que je me guette,
Et relise encor mieux mon rigide Épictète.

FIN.

NOTE.

C'est mal s'excuser d'un faux pas que d'accuser les cabales de nous avoir renversé. L'art théâtral exige qu'on aille jusqu'au but d'un pied ferme sous leur choc. Aujourd'hui, les mobiles des succès ou des revers à la scène sont les partialités pour ou contre les auteurs : ceux qu'elles soutiennent réussissent même sans mérite; ceux qu'elles attaquent échouent, malgré leurs talens, quand leurs pièces sont faibles. Mais, puisque les cabales seules permettent au PUBLIC de jouir des ouvrages et de les revoir, il faut que ceux-ci soient assez forts pour leur résister. Le mien étant aux prises avec elles, comme tous ceux que j'ai faits, et n'ayant pas eu le ressort suffisant pour les vaincre, je le condamne par cette raison : aussi ne l'ai-je défendu par aucune préface, et me suis-je abstenu d'en relever les détails dans un examen.

Le vice radical de ma comédie est la combinaison de deux personnages, qui, marchant de front, sans contraster ensemble et sans dépendre l'un de l'autre, ont refroidi, ont embarrassé, d'un double développement de caractères, la marche des deux premiers actes, durant lesquels ils ont partagé l'attention, et m'ont contraint à rejeter dans le troisième tout l'effet comique de l'action et des traits achevés du principal rôle : cette faute est grave. Une erreur non moins préjudiciable, c'est d'avoir cru qu'après mes longs travaux littéraires on aurait la patience de m'entendre jusqu'à la fin, et de ne prononcer d'arrêt qu'au dénoûment

effectué par la grande scène où devait reparaître mademoiselle Mars, qui l'eût peut-être fait applaudir.

On a faussement écrit sur la multiplicité de mes revers au théâtre. Les hommes qui s'intéressent encore à l'art dramatique, savent qu'à ce jeu je n'ai essuyé que deux échecs véritables : premièrement, la chute d'ISULE, *par ordre* (*); dernièrement, celle du FAUX BON HOMME, un peu *par désordre*. Un intervalle de quinze ans sépare l'une de l'autre dans ma carrière.

(*) Je n'avais pu consentir à donner ma tragédie de CHARLEMAGNE, ni à la dénouer par un couronnement, et par l'offre que la cour de Rome fit à ce roi du titre d'*Empereur d'Occident*. Dès lors je commençai à subir la peine d'être vraiment citoyen français, et de mettre, en pratique très-coûteuse la liberté que l'on met de notre temps en théorie très-lucrative.

Feb 19/69 MT